

Denis CLARINVAL

LE COCHER



Le mort n'avait pas fière allure et la danse des bougies s'étalait sur le teint de cire blanche de son morne visage : fondrait-il lui aussi ? De sa bouche grande ouverte émanait une odeur sulfureuse, cette haleine de l'enfer où déjà il avait sans un doute sa demeure. J'ai serré quelques mains, celles des proches et de curieux peut-être : la mort froide fait sa braise des chaleurs de l'envie qui conduit au macabre. De la pièce d'à côté revenaient aux oreilles de timides gémissements : pleurs d'une âme solitaire ou délice d'un écart : sont coupables les amours qui font lit des liaisons quand elles sont dénouées.

Dans le ciel nocturne et de glace la blancheur de la lune rappelait aux étoiles la candeur du visage de cet homme moribond : si la mort est de neige, c'est de noir que s'habille la laideur des regrets. Sur les murs du cimetière la pâleur de la nuit incrustait de son ombre la patience dans le geste d'impassibles fossoyeurs : le bruit sourd des pioches répondait en cadence aux murmures du village écrasé sous le glas d'un clocher paresseux. Des faubourgs familiers n'était plus que la pierre : l'agonie du vieillard avait tout pétrifié. Sur la place endormie se pressaient quelques ombres qu'absorbaient les murs gris comme de l'encre un

buvard. Puis la cloche fatiguée de sonner pour le mort réveilla le silence.

Le village tout de pierres ressemblait au cimetière, défilé indécemment de sordides mausolées. C'est un train que la mort par ici fit passer, emportant toutes les âmes dans l'abîme de l'oubli. Qui donc se souviendra de tous ceux qui naguère habitaient en ces lieux : j'étais seul, survivant et mémoire d'un morceau du passé. Me fallait-il partir ? Chercher ailleurs la vie qu'ici même n'était plus ? Même les arbres avaient rendu leurs feuilles, les fleurs s'étaient fanées au passage de la mort et les prés n'étaient plus que des lits de poussière. Un silence, plus profond que la mer, effaçait tout murmure ; le vent même n'était plus de ce monde : plus rien désormais n'attirait ses caresses.

Les eaux sales de l'étang n'avaient plus de reflet, les étoiles refusaient d'y laisser leur image. A mes pieds vint mourir ce qu'était un oiseau, à présent une pierre de son vol arrêtée. Le chariot funéraire vint alors à passer que tiraient des cadavres du cimetière échappés et de ceux qui suivaient n'étaient plus que les os : pas un cri, pas un pleur, des visages sans regard, des habits aussi creux que la mort qui devant en traçait le chemin.

LA MORT

Depuis ce trottoir où tu te trouves tu observes le cortège funèbre et tu te dis que la mort emporte tout : ce vieillard auquel tu as

rendu visite et le village avec lui. Les faubourgs sont devenus de pierre : crois-tu que la mort en passant repeint toutes les façades ? A l'aube quand reviendront le jour et sa lumière les pierres seront toujours là, comme elles l'étaient hier et le seront demain. C'est seulement la nuit que tu les vois parce que la nuit il n'y a rien d'autre à voir mais demain à nouveau tu ne les verras pas car tu ne vois du monde que ce que tu cherches à y voir, le miroir de ta propre pensée... Si l'envie des curieux les conduit au macabre, pourquoi, dis-moi, ne vont-ils pas jusqu'au cimetière ? Qu'ils y soulèvent une seule pierre et ils verront la mort pourrir les chairs et ne laisser que les os. Les rues sont un défilé de sordides mausolées ? Bien peu sont ceux qui veillent : ils prient pour le salut de son âme. Les autres se sont endormis mais, à travers les volets, comment pourrais-tu les voir : tu sais pourtant bien qu'ils sont là ! Les murs gris sont des buvards qui engloutissent les ombres mais les ombres, mon ami, vont et viennent au gré de la lumière : il suffit d'un nuage pour qu'elles disparaissent et, le nuage passé qu'emporte le vent, les ombres reviennent et poursuivent leur chemin. Ah je vois bien ton embarras : qui est-il celui-là qui lit dans mes sombres pensées ? Je suis celui que tu ne vois pas ! Il n'y a pas que le soleil qui nous aveugle : bien souvent on s'éblouit soi-même. Qui je suis ? C'est à toi de le découvrir. Tu voudrais partir mais pour aller où ? Crois-tu qu'on ne meurt pas dans le village d'à côté ? Tu regardes les

suiveurs et tu n'entends pas leurs larmes et pourtant je t'assure qu'ils pleurent mais toi tu n'entends que le murmure de ta pensée et de tes certitudes : sourd et aveugle, j'espère qu'au moins tu sais parler ! Ce vieillard n'est plus mais sa mort n'est pas la tienne. Tu mourras toi aussi quand ton heure sera venue mais n'oublie jamais ceci : « Vie est mort et mort est aussi une vie ». Après tout que sais-tu ? Tu ne vois de la mort que son visage de cire, sa rigidité et sa froideur ; l'haleine du mort serait celle de l'enfer ? La mort a commencé son œuvre : ce que tu sentais là-bas, c'est sa sueur car transpire ce qui travaille. Et voici donc que par une nuit sombre et glacée la lune converse avec les étoiles, les rappelle par sa blancheur au drame qu'ici se joue : crois-tu que d'aussi loin, là où naissent et meurent les étoiles, la lune se voit encore ? S'ils sont morts ceux qui suivent, pourquoi ne sont-ils pas devant ? Et eux qui les suivra ? Tu te gardes bien d'en être car sans doute tu as peur ! Tu ne sais de la mort que l'inutile absence de ceux qu'on a chéris, les larmes assassines qui font de nous des os, un habit aussi creux que le serait la mort elle-même : c'est tout ? Mais en vérité tu ne sais pas grand-chose : que signifie pour toi « mort est aussi une vie » ?

LE SURVIVANT

« Mort est aussi une vie » : ce que j'en sais, toi-même ne peux que l'ignorer ! Le convoi s'est arrêté et le cocher est descendu de sa carriole, ton habit te trahit : j'ai compris qui tu es mais je n'en dirai rien, je préfère te voir douter. Je suis, dis-tu, ébloui par ma propre pensée mais cette lumière jetée sur le monde est un simulacre et cela tu le sais mieux que personne : n'es-tu pas venu, au cœur de cette nuit profonde, pour chasser cette lumière dont le monde se dissimule et en révéler la nudité. Les pierres seront toujours là demain : crois-tu que j'en doute ? C'est le jour qui les efface sous le manteau de sa clarté mais, dis-moi, si « vie est mort », le jour n'est-il pas aussi une nuit ? Il est étrange en effet que les pierres et les ombres ne se perçoivent que sous le ciel nocturne : ne seraient-elles que des apparences, un mensonge, une tromperie, une faiblesse du regard ? Vois-tu cocher, ce que dissimule le jour et nous révèle la nuit quand toute lumière s'est absentée est bien plus vrai que la mort elle-même. Tout à l'heure quand la flamme des bougies se reflétait dans le teint cireux du visage mort qu'elle semblait animer, je n'ai pourtant perçu aucun souffle, aucune vie : l'haleine de la mort sortait de ses narines et de sa bouche ouverte mais l'haleine n'est pas un souffle mais l'odeur seulement de ce qui déjà pourrit. Tu prétends qu'ils vivent tous ceux-là qui suivent derrière le mort : qu'en sais-tu ? T'es-tu retourné un seul instant pour les dévisager ? Cette mort, n'est-ce pas ton rôle, cocher, de la trainer à ta suite ? Jusqu'où les

conduis-tu si ce n'est le bord d'une tombe que creusaient dans la nuit les fossoyeurs ? Cette tombe n'est pas la leur, soit ! Mais quand s'éteint le jour les pierres tombales ne sont plus qu'une tant elles se ressemblent et qu'en est-il de ce qu'elles cachent : les os se ressemblent au point qu'on les confond et la lumière du jour n'y peut rien faire, c'est pour cela qu'on les recache. La mort ignore les différences : les cimetières seront toujours des fosses communes ! Et les suiveurs, eux aussi ils se ressemblent et même ils se confondent : c'est le jour qui les distingue : de ce qui s'y présente la nuit ne retient que le même. Comment pourrais-je m'éblouir moi-même si de ténèbres est ma pensée ? Cocher du chariot de la mort, puisque la tienne est bien plus claire, ainsi le prétends-tu, dis-moi ce que tu vois ?

LA MORT

C'est la nuit, mon ami, et je ne peux rien y voir de plus que toi : les pierres, les ombres et toutes ces choses qui disparaissent dans l'éclat du jour. Tu as bien entendu : mon ami ! Car tel je suis et je sais autant que toi combien se dissimule dans la clarté du jour une réalité sombre, dénuée de sens, absurde car cette lumière est trompeuse et ne laisse entrevoir du monde que ces choses inutiles dont si souvent l'homme nourrit ce qu'il pense être sa

destinée. L'humain se satisfait de peu : le jour se lève à peine et déjà son cœur déborde ! Survient la mort qui tout efface et ne subsiste dans le cœur de ceux qui suivent que la vanité d'une existence nourrie de vide. Tu les crois morts déjà mais si tu regardes bien tu verras qu'ils sont désespérés, que leur âme est vide, que sous le voile dont ils pensent se couvrir il n'y a rien, absolument rien, juste assez de vie pour s'accrocher à ce chariot qui emporte l'un d'entre eux. Veulent-ils le retenir ? La mort de cet homme n'est que le miroir de leur propre mort et c'est elle, leur mort, qu'ils s'efforcent d'empêcher : ne vois-tu pas combien leur pas est lourd et lent ? La fosse qui attend l'autre sera un jour la leur : la mort est bien trop grande pour une vie si petite, une vie dont l'horizon si proche brise toutes les attentes, tous les espoirs, la vie elle-même. Sous leurs manteaux de laine, bien plus épais que le cercueil du mort, ne vois-tu pas qu'ils tremblent ? Ils ont peur, te dis-je, ils ont peur de la mort : celle du vieillard n'est pour eux qu'un sursis. Tu les dis mort et ils le sont, chacun à sa manière, pas tout à fait encore mais dans leurs têtes, crois-moi, ils le sont déjà et peut-être qu'ils l'ont toujours été : celui que la carriole emporte n'est pas le premier, ils en ont suivi d'autres. C'est sans espoir, il faut que tous les yeux se ferment ; moi, le cocher qui les emporte, je ne peux rien pour eux si ce n'est ralentir le pas de mes chevaux pour retarder d'un bref instant l'inéluctable, la mise en terre et le retour chez soi, plus seul que

jamais. Moi qui fus toujours devant, je serai un jour derrière, dans la carriole que d'autres suivront en attendant leur tour.

LE SURVIVANT

C'est la nuit, dis-tu, et tu n'y vois pas plus que moi : la mort se nourrit de la lumière. Les crânes sont vides : la pensée n'est qu'un éclat, un fard déposé sur la misère du monde qui en brise tous les angles morts. Rien ne lui échappe : ne demeurent que les pierres et les ombres que nous révèle la nuit quand toute lumière est absente. La lumière est obscure, bien plus sombre encore qu'un ciel nocturne privé d'étoiles. Ils ont peur de la mort, dis-tu, car elle efface toute certitude : de quoi se sont-ils assurés que vient ruiner le dernier souffle ? La lumière dévaste tout car elle transforme les apparences : qu'est-il à voir de tout ce qui paraît ? C'est leur pensée qui éblouit les hommes mais quelle est-elle au juste ? Suffit-il d'un éclair pour que surgisse le monde ? La lumière nous aveugle de nos propres illusions : s'il n'y a rien à voir, que reste-t-il à éclairer ? Toujours demeurent les pierres et se fauillent les ombres sous la lumière baveuse des réverbères ; nuit est temps de l'errance et des égarements : c'est donc ainsi que tu le penses ! Cocher tu es un serviteur mais que sers-tu ? Est-ce le pas des hommes dont tu ralentis le cours ? Ainsi tu te présentes mais à quoi bon retarder d'aussi peu de sombrer dans

l'abîme ? Ils sont morts déjà et peut-être qu'ils l'ont toujours été : crois-tu que les hommes naissent de leur mort ? Si dans la mort se dissout la lumière, si elle emporte jusqu'au néant nos moindres illusions, si avec elle s'enfuit toute apparence, de quel lieu pourrait-elle faire celui de nos naissances ? Est-il en ce monde ou ailleurs une clarté que la mort ne peut détruire ? Tu n'y vois pas plus que moi mais peut-être en sais-tu davantage...

LA MORT

« Mort est aussi une vie » : ne l'as-tu pas compris ? La pensée, dis-tu, est une lumière qui nous aveugle : de quoi pourrait-elle nous sauver ? La mort a toujours le dernier mot ! Toi et moi sommes nés des mêmes ténèbres et nous savons combien trompeuse est la lumière dont s'éclaire la nuit du monde. Qu'elle disparaisse, rien qu'un instant, et le monde n'a plus de formes, seulement des pierres de glace et des ombres que boivent les murs comme des buvards. Ainsi, penses-tu, la nuit du monde viendrait de sa lumière, alors regarde autour de toi : qu'est le monde que rien n'éclaire ? Un sans formes dépourvu de tout vouloir, un insondable obscur : voilà ce qui demeure quand s'éteint la lumière. Murmure le chant du frère sur son chemin de nuit et se retourne la sœur qui jette sur la rivière en larmes son regard de pierre. Dans la clairière où elle s'égare jamais le ciel ne s'est rendu et muets sont les Célestes qu'enchaînent les cimes dans la nuée.

Dans la froideur de l'âtre les Anges de la maison ont délaissé le feu : du bois qui naguère a flambé ne demeure que la cendre. Les dieux se sont enfuis bien plus haut que le ciel, si loin que nos prières sont vaines. Ce n'est pas la mort qui tout emporte mais les dieux dans leur fuite, ne laissant derrière eux que le non-sens, la vanité d'un humain pourrissant. Souviens-toi de ta visite au mort ! L'haleine qui sortait de sa bouche ouverte avait l'odeur du soufre et des enfers : ce n'était pas un souffle mais la puanteur d'un homme mangé déjà par ses propres organes. De ceux qui le suivent à présent crois-tu que la bouche est un souffle ? La nuit a ce pouvoir de tout nier, même l'odeur de la mort, mais elle nous échappe. Ne vois-tu pas ces mouches qui les harcèlent : ce sont les Erinyes, le poids de leurs remords. Les dieux s sont enfuis, emportant le monde avec eux : ils n'ont laissé que les mouches ! D'aussi pesants remords qui peut nous décharger ? Les hommes sont des fragments, je n'y vois rien d'entier : comment pourraient-ils se rassembler ?

LE SURVIVANT

Suis-moi jusqu'à l'étang : nous y pêcherons des étoiles : elles se sont endormies dans le ventre de la vase. Leur lumière s'est éteinte dans les yeux des crapauds ; pêcheur d'étoiles, telle est ma vocation, mais, le sais-tu, comment raviver leur éclat ? Jadis

elles se reflétaient dans le miroir de l'eau mais à présent plus rien : comment ce qui est sans reflet pourrait-il être encore ?

Du ciel ou de la terre chaque chose a son image : les dieux fuyants l'auraient-ils dérobée ? Dans le crépuscule, du haut de sa colline, nous revient pourtant le chant du frère : pourquoi la sœur semble-t-elle sourde à son appel ? Ses oreilles seraient-elles, comme son regard, aussi de pierre ? Folie ! Sur le crapaud à la vue de cristal j'ai un jour posé la main : qui n'a jamais rêvé de toucher les étoiles ? De sa peau rugueuse et froide a jailli, comme un pleur, le douloureux poison d'une étoile qui se meurt. Un Ange, drapé d'argent, a bondi de l'eau noire ; une profonde tristesse en marquait le visage ; quand j'ai tendu la main, croyant rêver, il a disparu dans un buisson d'épines. J'ai tenté de le suivre quand le buisson s'est refermé, ne laissant sur mes mains que des larmes de sang. La mélancolie arrêta mon regard sur un rocher sombre duquel filtrait une lueur timide et bleue De l'astre nocturne la lumière blanche en palissait le teint ; m'approchant du rocher, j'ai perçu le murmure, un râle d'enfant qu'on assassine. Était-ce la sœur qu'on égorgeait sur ce calvaire de roche ? La pierre devint silence et plus vif le bleu qui s'en dégageait ; telle mon reflet dans le miroir nocturne, la lueur bleue, toujours plus vive, s'approcha et posa sur moi le regard transparent d'un fantôme libéré de sa mort incertaine : était-ce un diable dont j'étais abusé ? Était-ce le dieu venant depuis l'immense obscur ? Du regard vide jaillit

soudain la vie, des yeux d'un clair étrange qui dissipait ma crainte, de leur lumière aimante.

Je reconnus la sœur qui embrassait mon être d'une douce fraîcheur arrachée aux larmes que versait sur elle un arbre solitaire ; c'est alors que, rompant le silence, nous revint des hauteurs le chant du frère. Tout ceci, cocher, je l'ai vécu autant que je l'ai vu et entendu ; je l'ai vécu, te dis-je : le comprends-tu ?

LA MORT

C'est ainsi que veut la mort quand elle libère ses proies ; la mort est incertaine, dis-tu : crois-tu pouvoir lui échapper ? Ton nom déjà est gravé dans la pierre qui n'attend que ton cadavre : une tombe sera, à l'heure venue, la prison de tes os. Dans les yeux du fantôme tu as reconnu la sœur qui t'a recouvert, en t'apaisant, de sa lumière aimante. « Mort est aussi une vie », c'est bien ce qu'elle disait. La vie n'est que passage comme l'est aussi la mort ; dans l'immense obscur tu voudrais une étoile et tu la cherches en vain dans la vase d'un étang. Pêcheur d'étoiles, tu n'accroches que des cadavres, des étoiles mortes dont tu emplis ta barque et dont tu prétends raviver l'éclat. La terre est un cimetière : retourne-le si tu en as la force mais tu n'y trouveras rien, même pas une ombre car elle nous vient de la lumière. C'est parce que la vie est mort que la mort est aussi une vie : la mort est un

passage et c'est ainsi qu'elle devient vie. Tu retournes ta vie, tu la remues dans les sens, nourri de l'espoir d'y trouver l'autre qui s'y cache mais vie est mort et ce qu'ainsi tu brasses, ce ne sont que des os, des pierres et ce que tu crois saisir seulement des ombres.

Si vie est mort, c'est pour que mort soit vie ; tu fais danser le bleu, qu'il soit du jour ou de la nuit : crois-tu qu'en lui se cache cette lumière que tu cherches ? Tu as plongé ton regard dans les yeux de la sœur : étaient-ils de ce bleu dont tu attends la rédemption ? Jamais ! La vie, véritable et unique, est ailleurs, non pas ici mais en un lieu que tu ne connais pas car il te faut mourir avant de l'habiter. Cette vie qui est la tienne n'est que reflet de l'autre qui t'attend. Si les dieux sont infinis, ils sont bien plus proches qu'on le prétend, cachés sous le rideau qu'on déchire en mourant. Ce qui est au-delà nous vient du dernier souffle, celui sur lequel la bouche jamais ne se referme.

LE SURVIVANT

Ainsi se justifie ce qui pour moi ne saurait l'être ! Tu me dis que la sœur nous vient d'un au-delà, libérée par la mort pour instruire les vivants. T'ai-je parlé d'un fantôme ou seulement d'un regard transparent comparable à ce qu'on imagine être celui des spectres ? Ainsi donc la vie, unique et véritable, se cache derrière une porte, la mort qui déchire ce voile dont s'abritent les dieux

enfuis. C'est en ce lieu, et aucun autre, que m'attendent avec patience les dieux qui donnent la vie, que m'y attend aussi la sœur dont s'est posé sur moi le regard bienveillant. Ainsi la vie ne s'atteint qu'en la fuyant car est aussi vie ce lieu d'où je te parle ; c'est un reflet de l'autre, me diras-tu, mais n'y a-t-il pas en tout reflet une part de vérité ? Mais toi, cocher, qui va devant avant d'un jour aller derrière, que sais-tu de l'arrière-monde que pas encore tu as foulé ? As-tu un jour croisé le regard de la sœur, messagère des dieux absents ? As-tu dans la nuit haute entendu le chant du frère ? Si tu as vécu ces choses comme je l'ai fait moi-même, du chant du frère sur la colline tu connais la parole et même nous pourrions la reprendre ensemble, qu'en penses-tu ? Tu ne réponds pas et même je te vois hésitant : est-ce la mémoire qui te trahit ? Ou autre chose peut-être ? Dans son chant il évoquait la mort, la nôtre, celle qui nous attend, toi et moi : vraiment tu ne te souviens pas ?

C'est alors depuis la clairière que la sœur s'est retournée sur le rocher qui se brisait en libérant cette lumière bleue dont elle fut enveloppée ; ensuite le bleu s'est affadi, transpercé par la lune blanche et c'est alors que la sœur s'est détachée de la lueur pour m'apparaître dans l'apaisement de sa clarté : elle n'avait rien d'un spectre, je te l'assure. Je la connais bien, tu sais : elle a des étoiles dans ses yeux. Je l'ai croisée dans la maison du mort : c'est elle qui faisait danser sur le visage de cire la lumière des bougies. Par

respect pour le défunt nous n'avons pas parlé et d'ailleurs nous parlons peu ; nos regards nous suffisent : je lis dans ses yeux et dans les miens elle entend ce que je chante dans le silence. C'est troublant ! Ton regard s'est enfui et tes yeux sont muets ; ton visage est de neige, plus blanc que celui du mort quand je l'ai visité mais rien ne s'y reflète, le bleu du soir y glisse comme sur la glace. Tout se fige en toi, ton corps s'est pétrifié, te voilà pierre parmi les pierres : la sœur s'est retournée mais de toi rien ne se brise, le souffle de la vie est impuissant, de toi rien ne s'échappe, rien ? L'haleine sulfureuse de la mort : si mort est le cocher, qui mènera le cortège ? Celui qui fut devant est à présent derrière, jeté dans la cariole qui conduit à la tombe. Vois le cortège qui s'ébranle à nouveau : un autre a pris ta place et toi tu restes là, figé sur ce trottoir, pavé parmi tant d'autres, anonyme en somme.

Car c'est la mort qui crée la foule : mourir à soi, mourir au monde pour se fondre, disparaître avalé par le on et marcher du pas des autres, effacé comme tu l'es : la foule n'est plus qu'un seul, chacun devient personne. Tu te disais cocher et j'ai feint de le croire car si j'en suis moi-même, c'est aussi peu que toi. ! La nuit est pareille à l'automne : des arbres tombent leurs feuilles et des humains leurs masques. J'ai feint de te croire mais dès l'instant, ce fut le premier, où tu as posé sur moi ce regard vide, je t'ai démasqué. A présent il te faut répondre de ta supercherie, de tes

mensonges aussi, tous ces faux espoirs que tu places dans la bouche de ceux qui sont bien plus vivants que toi.

LA MORT

Ainsi donc tu es ce frère qui chante le crépuscule du haut de sa colline et parmi ceux-là, toujours singuliers, se trouve la sœur. La mort est anonyme, je te l'accorde, et elle confond chacun dans des cimetières impersonnels : les pierres sont les demeures du on ! De tous la terre ne retient que les os, un étang de vase qui éteint les étoiles. Mais toi le frère, murmure de l'impossible, tu fais danser la boue, pêcheur d'étoiles dont tu emplis ta barque. Tu en cherches l'éclat qui s'est éteint dans les yeux de cristal de ces crapauds mais comment t'y prendre quand leur peau rugueuse et froide pleure un douloureux poison et que fuient les anges dans des buissons d'épines ? Je ne suis que la mort et tu l'as su dès cet instant où nos regards se sont croisés. La mort est un cocher qui emmène les âmes perdues jusqu'aux portes de l'oubli, le serviteur du on qui fait son lit des pierres dont se couvrent les os : quand l'homme se fane puis se met à pourrir, ne faut-il pas qu'on s'en occupe ?

Et tous ceux-là qui rampent comme des serpents, je te l'ai dit : ils n'ont jamais vécu, seulement du bout des lèvres ! S'ils vivent, c'est dans l'absence, étrangers à leur destin : « je est un autre »

mais sont-ils si différents ? Que serait l'autre sans ce je dont ils s'habillent : l'homme n'est jamais que ce qu'il doit, un masque, une illusion dans la lumière. Que puis-je leur dire sinon que la lumière, l'unique et véritable, se trouve ailleurs ? Ils cherchent dans le lointain ce qui est au plus proche mais qu'est la proximité quand l'âme est aussi vide que cet immense obscur d'un ciel privé d'étoiles ? C'est le jour qui les aveugle de sa lumière trompeuse et c'est de cette lumière que la mort les abrite. La nuit du monde est fruit de cette lumière, une clarté qu'assombrit la mort. Aussi je la dis être ailleurs cette lumière, unique et véritable, dont se nourrit l'espoir à défaut d'un sens enfoui dans la pénombre. Mais toi tu veux plus qu'un espoir car c'est une illusion, un mensonge qui en efface un autre : les morts ne souffrent plus ! La lumière du jour, malicieuse dans son ironie, ne dévoile du monde qu'une apparence : n'est absurde que ce qui paraît quand rien du sens ne sort de l'ombre : la lumière n'est que voile, création du dernier homme : c'est dans cette clarté, trompeuse et éphémère, qu'il puise son contentement.

La mort est cireuse mais elle n'est pas un masque : sa promesse seule est mensongère. Est-elle la fin ? Sans doute pour ceux qui tremblent mais « vie est mort » car nous mourrons à chaque instant : la mort, qui paraît figer la vie dans un présent indépassable, n'est que l'un de ces instants, le dernier semble-t-on dire, mais la vie elle-même n'est-elle pas cousue d'éternité ?

Si tu attends de moi que je réponde à tes questions, tu ne pourras qu’être déçu : je donne seulement le dernier coup ! Mais la sœur, dis-tu, a entendu le chant du frère, elle s’est retournée et la pierre s’est fendue, libérant le bleu qu’elle tenait prisonnière. Le bleu, tu l’as décrit, n’est pas celui du ciel, un bleu de sang brûlé par le soleil ; c’est le bleu de la nuit, il jaillit du crépuscule et de l’étang boueux et, telles des anges, les étoiles brillent à nouveau d’un tiède éclat qui raffermirait les cœurs. Tout cela tu le sais déjà, toi le frère chantant sur la colline, mais prends garde : la lumière est obscure qui jaillit de la nuit et elle n’éclaire le monde que pour les yeux de l’âme.

LE SURVIVANT

Ainsi tes promesses d’un arrière-monde halluciné s’adressent à ceux-là qui n’y voient pas de l’âme, seulement avec leurs yeux de chair. Et tout ce qu’ils y voient, c’est ce qui brille dans la lumière, les formes dont s’illusionne un monde en ruines. Cependant si dans cette lumière ne sont que faux-semblants, la tienne n’offre pas mieux, un espoir certes mais sans aucun lendemain. La mort est un sacrilège dont rien, pas même un dieu, ne peut répondre. La mort n’est pas une fin, disais—tu, mais de quoi parlons-nous ?

« Mort est aussi une vie », le comprends-tu toi-même ? Quelle est cette mort qui donne la vie ? A quoi faut-il que nous

mourrions pour que nous vienne cette vie dont nous ne savons rien ? Si est bannie cette lumière qui tout déforme, cette lumière aveuglante qui fait la nuit du monde, que reste-t-il qui ne soit pas de pierre ou d'ombre ? Quand vient la nuit le monde s'efface et avec elle l'obscur disparaît dans les ténèbres : ce qui subsiste alors est-il encore du monde ? Le monde ne s'obscurcit que dans les illusions de la lumière du jour ; et cependant hors cette lumière le monde n'est pas plus clair et même il est plus sombre encore. C'est précisément de cette obscurité, de cette noirceur que doit jaillir cette lumière, aussi faible que véritable, dont nous parlions.

Le comprends-tu, toi la mort, bien plus nocturne encore que cette lumière qui dissipe le monde et sa laideur dans le tiède des illusions ? Les ténèbres dont peut jaillir cette étincelle ne seront jamais les tiennes : la mort se conjugue au présent, un présent qui ne veut pas de lendemain, un présent qui fait du devenir un devenu, un présent sans futur si ce n'est la contemplation éternelle et inerte d'un divin immuable. Ainsi soit-il ! La religion n'a de meilleur que ce qui la contredit, en dénonce les perversions, l'infamie aussi : incipit parodia ! Tu le sais bien, toi que l'on dit souveraine : le prêche fait sa pitance des oreilles de l'orant ! Aussi je ne prie pas : mes mains sont bien trop larges, des mains qui bénissent mais qui jamais n'implorent ! Telle est ma foi, ma non-foi plutôt : je crois en la laideur car toujours un beau s'y

cache. Mais qui le voit quand il est ébloui par sa mièvre espérance ? Voici que chante le frère du haut de sa colline et au chant nocturne sourit la sœur, un sourire sans espoir de lendemain chantant, juste un sourire à la lumière pâle qui descend, feutrée, jusqu'à l'étang au bas de ce chemin de nuit, un sourire qui fait taire les crapauds et libère les étoiles : un sourire ! Pourquoi faut-il que l'homme avide se dise en larmes ?

LA MORT

J'entends ce que tu dis et crois-le si tu le peux : je ne pense pas à te contredire. La mort, aussi réelle qu'on la pense être, n'en est pas moins un simulacre. Qu'est-ce donc sinon la fin de ce qui ne peut finir ; cette fin je la projette, une représentation que j'adresse à tous ceux qui, dépités par leur maigre existence, une arête de poisson, voudraient pourtant que jamais elle ne cesse. La mort, tu ne peux l'ignorer, est inéluctable, nous lui sommes destinés mais qu'est-elle qu'on n'a jamais pensé ? Un aller sans espoir de retour ? Le pourrissement immonde d'une vie qu'on a cru belle ? Je n'ai rien à t'en dire que tu ne sais déjà : toute absence est inutile ! Mais en ces termes, est-ce de la mort que nous parlons ? La mort n'est-elle qu'un défaut d'être ? Ou au contraire faut-il mourir pour être enfin ? Mais alors quelle est cette mort qui nous donne d'exister ? N'est-ce pas du chant du frère que nous vient la réponse ? Et de la sœur aussi qui, parce qu'elle se retourne, voit se fendre la pierre ? De cette fissure

s'échappe le bleu pâli par la lune blanche tandis qu'en ses entrailles la roche engloutit toute la frayeur et l'insolence aussi d'une lumière fausse qui fait la nuit du monde. Es-tu le survivant de ce qui mort n'est pas encore ? Accorde-moi que j'en doute !

Puisque tu sais qui je suis, depuis le tout début je pense, permets que je le dise : il manque à ta parole quelques détails précieux ! Ainsi tu ne dis rien de ce choral d'orgues qui emplissait le garçon des frissons de dieu, rien non plus des dieux en ruine dans la cour du château abandonné. « Les accords de ses pas l'emplissaient d'orgueil et de mépris pour l'homme » et lui, le jour dans une caverne, loup flamboyant, se cachait du visage blanc de la mère, une mère pétrifiée dans les chambres sombres quand le père un soir devint vieillard. Et cet infirme dont grandit l'ombre de l'apparition de l'ange qui disparut aussitôt quand le garçon le chassa en lui lançant des pierres. « Rêve et folie » ! Le garçon maudit, loup meurtrier, dévore le nouveau-né et dans le jardin viride de l'été viole l'enfant sans voix : dans le visage radieux de l'innocent il reconnaît alors le sien en proie à la folie. « Rêve et folie » ! C'est ce dont tu ne parles pas : advient-il qu'ils se confondent ? Que sont-ils l'un à l'autre ? « Folie meurtrière, les sœurs fuient dans des sombres jardins chez des vieillards osseux ; mais lui, voyant envahi de ténèbres, chantait près des murs en ruine, et le vent de dieu engloutit sa voix » : de tout cela dont se nourrit ton chant, ne faut-il pas que tu répondes ?

LE SURVIVANT

Doutes-tu qu'il te faut lire entre les lignes, que sous les mots se terre une parole silencieuse ? Les dieux défunts sont de pierre comme tous les morts et ils s'effritent, s'effacent avec lenteur dans la poussière de l'oubli : avec la ruine des dieux s'annonce le pourrissement des hommes. Le chœur des orgues suspendus aux murailles de la ville l'emplit des frissons de dieu : qu'est-ce dire sinon que le rappel de dieu nous glace le sang car rien n'est plus à craindre quand nous plions sous le poids de nos fautes. Aussi faut-il que tombe en ruine ce dieu vengeur pour que la faute s'en trouve plus légère et que relève son front la femme courbée. Que s'accorde son pas et le voici gonflé d'orgueil, méprisant tous les hommes : tous les hommes ? Assurément car n'en subsiste que le dernier. Quand le jour tout mal éclaire, voici que le loup se déprend de sa flamme meurtrière et fuit dans la sombre caverne le visage blanc de la mère : est-il une seule tombe où la mort se fait craindre ? N'est-elle pas, cette mort que nous craignons, la mère pétrifiée dans la chambre obscure ? Est accordé le pas de celui qui la foule sans remord et sans crainte et saisit de sa main franche le serpent meurtrier.

Or quand le loup meurtrier dévore le premier-né, s'enfuient les sœurs dans l'obscur et s'y jettent dans les bras de vieillards

osseux : du vieillard éteint se fige le sang qu'un loup ne peut verser ! Et revoici du dieu enfui les ailes d'un ange : l'ombre de l'infirme se grandit de sa clarté. Or l'homme est un fragment qu'aucun dieu ne rassemble et ne s'accroît dans la lumière divine que notre infirmité : toujours plus grande est la douleur quand elle s'abreuve au désespoir. Vade retro ! Que sous les pierres s'en aillent l'infirme et cet ange qui en faussait la taille. Est-ce dire que la tombe est le dernier refuge quand s'abat sur les hommes pareille malédiction ? La mort n'est que promesse de notre désespoir, dans la putréfaction ! Ainsi s'accordent les pas du rêve et la folie ; y faut-il une frontière ? Le rêve n'est que le songe de ce que détruit la folie ! Ainsi la mort est-elle rêveuse de lumières à venir, abîme d'une existence traversée d'au-delà : pourquoi se faire peur de ce qui ne donne rien ? La mort n'est pas une fin puisqu'elle est aussi vide que tous ces mondes où on n'est pas : ni but ni porte close mais reflet qui s'éteint dans l'eau sombre de l'étang d'une mort qui est toujours ailleurs. Solitaire n'est pas la mort car on meurt toujours à quelque chose.

LA MORT

Et à quoi donc si ce n'est pas la vie ? Car vit ce qui ne meurt, autant ce qui n'est pas encore à soi : « l'âme est de l'étranger sur terre ». Je pourrais aussi bien dire que « la vraie vie est absente »

ou encore que « nous ne sommes pas au monde » car est un leurre ce qui nous semble. Soit ! Mais serais-je vandale à gratter le voile des statues anciennes, je n’y verrais que pierre brute. Si rien n’est caché sous la peau, il faut alors que tout se donne dans l’apparence et habite en s’y cachant ce qui nous semble. A moins que ce qui semble et tel qu’on le perçoit n’est pas ce qu’il nous faut y voir. Il est ainsi des regards qui, pensant caresser les choses, n’en donnent à voir que ce qui n’y est pas, laissant ainsi les choses dans l’ombre d’un aveuglement. Est-il aveugle celui qui de l’entours nous dit l’immonde et la noirceur ? L’est assurément celui qui tout voit beau et n’y soupçonne aucun défaut : doit-on comprendre qu’en toute laideur se trouve moindre beauté ?

Toi le frère, celui qui chante du haut de ta colline nocturne, c’est bien ce que tu penses mais suffit-il ce soupçon de lumière échappé de l’obscur, ce plus discret dont jaillirait le sens ? Dois-je douter de ton chant dont tu voudrais qu’il transperce jusqu’à son cœur cette nuit profonde ? Tandis que tu chantais dans le crépuscule, la sœur s’est retournée et la pierre s’est fendue, libérant le bleu qui en était prisonnier : il y a dans ce bleu attendri par la blanche lune si peu de sens qu’on aimerait s’en détourner. Ainsi vont ceux auxquels je tiens de fausses promesses : si rares les hommes qui, ainsi que tu l’as fait, peuvent douter de ma parole. Aussi faut-il que je me taise, que je les abandonne au désespoir coupable de leur résignation ? Aussi longtemps que tu

chanteras, la mort pourra nourrir l'espoir d'un jour se reposer de ses mensonges. Tu as justement douté de mes paroles, puisse l'avenir en faire autant ; cependant bien du vrai se tient dans mes mensonges : n'ai-je pas rappelé tous ces détails que tu avais omis ? Permits que j'y ajoute celui-ci : parmi tous ces suiveurs dont la mine est éteinte on ne peut ignorer ce visage rayonnant qui nous observe avec malice depuis longtemps déjà. Ce visage, le nieras-tu, est celui de la sœur qu'au crépuscule tu appelaïs de tout ton souffle. Tu pensais me confondre en évoquant ton chant : ne t'ai-je pas montré combien j'en percevais le sens ? Je fus troublé, tu as raison : pouvais-je m'attendre à converser avec le frère, ici sur ce trottoir ? A y converser sous le regard amusé de la sœur ? Je ne sais rien encore de quoi sera plus tard : les morts je les emporte mais ce n'est pas moi qui les fauche...

LE SURVIVANT

Je n'en doute pas ! La mort, quand elle s'annonce, demeure toujours inopinée : qui aurait le courage absurde de s'y attendre ? Les suiveurs ne freinent-ils pas de tout leur poids l'avancée du chariot ? Puisqu'ils sont sourds à mon chant, accorde-leur de trainer en chemin : les tombes peuvent bien attendre qu'on les remplisse, qu'un peu ils meurent encore. Il me semble qu'à présent tout est dit et que tu dois remonter au-

devant de la cariole ; j'aimerais te faire entendre un chant nocturne que tu ignores peut-être encore, il te dira comment, je le pense, rêve et folie marchent d'un même pas, de quel accord ils résonnent comme deux cordes d'une même lyre pour former une harmonie unissant jour et nuit dans une même lueur obscure.

PRINTEMPS DE L'ÂME

Cri dans le sommeil ; dans des ruelles noires le vent s'engouffre,
Le bleu du printemps fait signe au travers des branches qui rompent,

Rosée pourpre de la nuit et les étoiles autour s'éteignent.

La rivière se teint de vert, d'argent les vieilles allées

Et les clochers de la ville. Ô douce ivresse

Dans la barque qui glisse et les sombres appels du merle

Dans des jardins candides. Déjà s'allège la floraison rose.

En fête, le bruit des eaux. Ô les ombres humides du pré,

Le pas de l'animal ; feuilles virides, rameaux en fleurs

Touchent le front de cristal ; balancement de la barque scintillante.

Doucement le soleil sonne dans les nuages de roses contre la colline.

Grand, le silence des sapins, les ombres graves au bord de la rivière.

Pureté ! Pureté ! Où sont les sentiers effrayants de la mort,

Du gris mutisme de pierre, les roches de la nuit

Et les ombres sans paix ? Abîme étincelant du soleil.

Sœur, quand je t'ai trouvée à la clairière solitaire

De la forêt, et il était midi, et grand le mutisme de la bête ;

Blanche sous le chêne sauvage, et d'argent les fleurs de l'épine.

Puissant mourir et la flamme chantante dans le cœur.

Plus sombres les eaux baignent les beaux jeux des poissons.

Heure du deuil, aspect taciturne du soleil ;

L'âme est de l'étranger sur terre. Mystique s'obscurcit

Du bleu au-dessus de la forêt massacrée, et sonne

Longuement une cloche sombre dans le village ; cortège de paix,
En silence le myrte fleurit au-dessus des paupières banches du
mort.

Les eaux résonnent doucement dans le déclin de l'après-midi
Et la friche verdit plus sombre sur la rive, joie dans le vent rose ;
Le doux chant du frère sur la colline du soir.

(Georg TRAKL)

LA MORT

Il y a dans ce chant beaucoup de désespoir et bien peu de sens,
le reflet d'une pâle étoile dans l'eau noire de l'étang que sans
doute, comme toutes les autres, il finira par engloutir comme si
le sens toujours devait mourir pour, tel un Phénix, renaitre de ses
cendres. Le sens jaillit du jeu des destructions, combinaison
mouvante du rêve et de la folie ; les rêves sont flous bien souvent,
fragiles incertains : constructions de papier qui s'envolent au
moindre vent. Ils se déploient dans la lumière bleue tiédie par la
lune pâle et les étoiles dont l'éclat se perd dans l'immense
obscur. Ecorcher un chat sauvage, briser la tête d'une colombe
au vol nocturne : inattendus sont les détours du rêve quand

meurtrière est la folie, infanticide que fuient les sœurs crépusculaires dans une mort incertaine. Dévastation ! Le monde en ruines devient l'abîme du dernier homme quand rompue est la corde du funambule qui s'écrase sur le sol, sarcasme d'un bouffon, le tragique devient une parodie ! Tout s'effondre dans un chaos indescriptible, volonté aveugle de sursoir à l'effacement, dernier cri d'une étoile qui s'éteint dans la vase de l'étang sombre, éblouissement dans les yeux du crapaud, le cristal se brise et aux poissons d'argent taciturnes dans l'eau sale de la mort le silence d'une cloche suspendue au parvis de l'église : rien !

Retournement de la sœur, de la pierre s'échappe un maigre espoir, lueur fragile, terre de cendres emportées par un léger vent du soir, fruits mûrs tombés d'un arbre agonisant, charnier d'un monde en flammes, puanteur d'un être humain tombal : sépulture est le monde bouffé par la lumière. Et puis soudain... les fragments se ressoudent et danse au chant du frère ce qu'avait tu la mort. Extase ! Des ruines jaillit la forme discrète encore d'un nouveau monde : le chat s'enfuit dans la forêt de brume et vole à nouveau la colombe dans un ciel de joie mélancolique.

Les dieux se sont enfuis, emportant la lumière qui n'avait plus rien à éclairer ; en ruine dans la cour du château, ils ne sont que poussière entassée par le temps, souvenir amer d'inutile

déclosion. L'homme a vaincu les dieux, salutaire parricide : sur le cercueil des dieux se penche une ultime rédemption. Folie est excès de pensée, génie au crépuscule d'Esprit : le salutaire croît au cœur même du péril. Se déplie à nouveau le buisson d'épines et revient l'ange qui emporte sous ses ailes la lumière de la nuit. Se retourne la sœur, une dernière fois tandis que le frère chante et que son pas s'accorde à la pluie de lumière qui s'échoue sur la nuit : ainsi devient un ange la sœur meurtrie qui, se retournant, abandonne la clairière à la mort des derniers rayons d'un jour qui s'éteint. Dans le ciel tombant sourit la lune épuisant de sa pâleur le vif diurne du bleu dont se drape l'ange de la nuit et rayonne à présent le visage de la sœur quand le rêve est d'Esprit.

LE SURVIVANT

Surprenante est la mort qui parle ainsi du rêve et avec quelle Sagesse épicée de Malice : du rêve la folie n'est que le devenir d'Esprit. Violence à l'enfant dans la pourriture verte du jardin un jour d'été mais le soir venant, qui écrase les floraisons fanées, elle devient ange en son jardin la sœur blanche. Résonne le chant de nuit et le sang des blessures se fige dans les sillons d'un visage apaisé, baume nocturne sur un monde incendié, l'enfer se dénoue dans le crépuscule à la lueur obscure de l'Esprit. Des nœuds qui se relâchent Satan a la magie et toujours renoue d'un

éternel instant ce qui fut détaché ; reviennent alors guerres et passions, tumultes intestinaux d'un monde privé de vaste.